

weil sie giftig wäre) die Gesundheit desjenigen, der sie verwendet, schädigen würde. Der Gebrauch derselben birgt nur mittelbar eine Gefahr in sich, insofern als sie leicht in Brand gerät und durch das von ihr ausgehende Feuer die körperliche Integrität eines Menschen gefährdet sein kann. Auch solche Gegenstände unterstehen aber dem Gesetz. Dass dem so ist, zeigt gerade die Erwähnung des Petroleums, das ja bei bestimmungsgemässer Verwendung auch nur derart indirekt schädigend wirken kann. Dagegen verlangt eine vernünftige Auslegung des LMPG, dass nicht alle Gegenstände, die in dieser Weise bloss mittelbar, d. h. nicht notwendig und aus sich selbst, sondern nur bei Hinzutritt äusserer Ereignisse gefährlich werden können, als dem gesetzlichen Verbot der Herstellung und des Inverkehrbringens unterstellt erklärt werden, da schliesslich alle Gegenstände unter gewissen Verumständen, namentlich bei Feuerentwicklung zur Gefahr werden. Verboten unter diesem Gesichtspunkte ist vielmehr nur die Herstellung und das Inverkehrbringen von solchen Gebrauchsgegenständen, die eine besondere, nach den Erfahrungen des täglichen Lebens nicht voraussehbare Gefahr in sich bergen, gegen die sich der Verbraucher infolgedessen auch nicht zu schützen sucht. Diese Voraussetzung muss vorliegend auf Grund der verbindlichen Feststellungen im erstinstanzlichen Urteil, die sich auf den vom Kassationsbeklagten übrigens selbst als richtig anerkannten Untersuchungsbefund des Kantonschemikers stützen, als gegeben erachtet werden. Danach steht fest, dass die Splendolbodenwische sich schon bei Annäherung eines brennenden Streichholzes auf etwa 3 cm Entfernung entzündet, während gewöhnliche Bodenwischen nicht feuergefährlich sind und daher auch vom Publikum ohne besondere Vorsicht verwendet zu werden pflegen. Bei Bestimmung des Flammpunktes mit dem Abel'schen Prüfer ergeben sich schon bei 5° C entflammbare Dämpfe, während gemäss Art. 281 der Verordnung Petroleum zu Beleuchtungs-, Koch- und Heizzwecken einen Flamm-

punkt von mindestens 23° C aufweisen muss, und als Sicherheitsöl im Verkehr nur solches Petroleum bezeichnet werden darf, dessen Flammpunkt, nach der gleichen Methode bestimmt, nicht unter 38° C liegt. Gemäss den vom Kantonschemiker anlässlich der Hauptverhandlung in erster Instanz gemachten mündlichen Ausführungen kann sich die Splendolbodenwische, die ca. 90 % flüchtige und nur ca. 10 % feste Bestandteile enthält, wegen ihres äusserst niedrigen Flammpunktes sogar ohne Feuerzutritt « durch bestimmte äussere Anlässe entzünden, d. h. explodieren ». Bei dieser Sachlage lässt sich der Schluss nicht abweisen, dass diese Bodenwische angesichts ihrer besonders grossen Feuergefährlichkeit einen die Gesundheit und das Leben des Verbrauchers gefährdenden Gegenstand im Sinne des LMPG darstellt.

4. — Verstösst somit die Freisprechung des Kassationsbeklagten auf Grund der Annahme, die Splendolbodenwische falle nicht unter das Lebensmittelpolizeigesetz, gegen Bundesrecht, so muss das Urteil aufgehoben und die Sache gemäss Art. 172 OG zu neuer Entscheidung an die Vorinstanz zurückgewiesen werden.

Demnach erkennt der Kassationshof :

Die Kassationsbeschwerde wird gutgeheissen, das Urteil der ersten Strafkammer des Obergerichts des Kantons Bern vom 1. Februar 1924 aufgehoben und die Sache zu neuer Entscheidung an die Vorinstanz zurückgewiesen.

56. Arrêt de la Cour de Cassation pénale du 23 octobre 1924 dans la cause Champrenaud et consorts.

Dénrées alimentaires : Fausse désignation consistant à vendre comme « saucisses aux choux » et « saucisses au foie » des saucisses dans laquelle la viande de porc est additionnée d'une certaine proportion la viande de bœuf.

F. Champrenaud et 12 autres charcutiers de Lausanne ont été condamnés par le Préfet de Lausanne à une amende de 5 fr. chacun pour avoir vendu de la saucisse

au foie et de la saucisse aux choux confectionnées avec un mélange de viande de porc et de viande de bœuf. Les prévenus ne s'étant pas soumis à ce prononcé, l'affaire a été déférée au Tribunal de Police de Lausanne. Celui-ci a ordonné une expertise, confiée à A. Bury, et le 3 juin 1924 il a condamné les prévenus à 5 fr. d'amende chacun pour contravention à l'art. 41 de l'ordonnance du Conseil fédéral du 29 janvier 1909 sur les préparations de viande et à l'art. 3 al. 1 de l'ordonnance du Conseil fédéral du 8 mai 1914 sur les denrées alimentaires. Le Tribunal a admis que les dénominations sous lesquelles les saucisses avaient été vendues étaient de nature à tromper l'acheteur, car dans le canton de Vaud on ne qualifie de saucisses au foie et de saucisses aux choux que des préparations dans lesquelles il n'entre que de la viande de porc.

Par arrêt du 3 juillet 1924 et contrairement au préavis du Procureur général, la Cour de cassation pénale vaudoise a écarté le recours formé par les 7 prénommés contre ce jugement. Elle constate dans son arrêt que, dans la charcuterie campagnarde suisse-romande et en tous cas du canton de Vaud, les spécialités dont il s'agit se font exclusivement avec de la viande de porc, que les conclusions de l'expertise Bury sont manifestement contraires à l'opinion de la grande majorité des consommateurs du pays qui est seule importante, les dispositions appliquées ayant en vue le seul intérêt du consommateur et qu'on ne peut tenir compte des déclarations intéressées des charcutiers sur lesquelles se base exclusivement le rapport de l'expert.

F. Champrenaud et ses 6 consorts ont recouru en cassation au Tribunal fédéral. Ils s'appuient sur l'expertise Bury qui conclut qu'il est admis et d'usage immémorial que l'on ajoute une certaine quantité de viande bovine à la viande de porc pour la confection de saucisses aux choux et au foie — et ils s'élèvent contre la décision de la Cour cantonale dont la conséquence

pourra être de faire interdire dans le canton de Vaud l'usage d'appellations qui seraient regardées comme admissibles dans d'autres cantons.

Considérant en droit :

Les recourants ayant été punis pour contravention à l'art. 3 al. 1 de l'ordonnance du 8 mai 1914 sur les denrées alimentaires — qui interdit de mettre des denrées dans le commerce « sous des dénominations de nature à tromper l'acheteur » — et à l'art. 41 de l'ordonnance du 29 janvier 1909 sur le commerce de la viande — qui impose aux personnes vendant des préparations de viande l'obligation de les vendre sous une « juste désignation », — tout le débat se ramène à la question de savoir si l'appellation « saucisses au foie » ou « saucisses aux choux », appliquée à des saucisses qui contiennent une certaine proportion de viande de bœuf, est déceptive. Or cette question se trouve résolue pour le Tribunal fédéral par la constatation de fait de l'instance cantonale qui déclare que, dans le canton de Vaud, on entend par saucisses au foie et saucisses aux choux des saucisses dans la confection desquelles il n'entre aucun autre viande que de la viande de porc. C'est en vain que les recourants croient pouvoir opposer à cette constatation l'expertise Bury qui relate (et approuve au point de vue technique) l'usage des charcutiers d'ajouter, dans la confection de ces saucisses, une certaine quantité de viande de bœuf. Cet usage ne pourrait être déterminant que s'il était sanctionné par le public, c'est-à-dire s'il était établi que les consommateurs le connaissent et savent donc qu'en achetant des saucisses au foie ou aux choux ils n'obtiennent pas uniquement de la viande de porc. Non seulement cela n'est pas établi par l'expertise invoquée mais l'instance cantonale constate expressément le contraire en ce qui concerne le canton de Vaud; d'où il suit que, dans ce canton, les désignations en question, lorsqu'elles s'appliquent à des saucisses contenant

de la viande de bœuf, constituent de fausses désignations qui sont de nature à tromper les acheteurs. Peu importe d'ailleurs qu'il puisse en être autrement dans d'autres cantons, ainsi que le font observer les recourants : ce qui est décisif, d'après les dispositions des ordonnances citées, c'est la signification *usuelle* des désignations employées et il est de la nature même des choses que cette signification puisse varier d'un lieu à un autre, de même qu'elle peut se modifier avec le temps.

La Cour de cassation pénale prononce :

Le recours est rejeté.

VI. ORGANISATION DER BUNDESRECHTSPFLEGE

ORGANISATION JUDICIAIRE FÉDÉRALE

57. Urteil des Kassationshofs vom 17. Dezember 1924

i. S. Bachthaler und Genossen

gegen Militärsteuerverwaltung des Kantons Basel-Stadt.

Art. 173 OG. Kantonale Urteile, gegen welche die Kassationsbeschwerde an das Bundesgericht erhoben wird, müssen motiviert sein.

A. — Das Appellationsgericht des Kantons Baselstadt hat mit Urteil vom 18. Juli 1924 die Kassationskläger B. M. und Z., sowie mit Urteil vom 7. Oktober 1924 den Kassationskläger M. in Basel, wegen schuldhafter Nichtbezahlung der Militärflichtersatzsteuer zu je einem Tag Haft und zur Bezahlung der Kosten verurteilt.

B. — Gegen diese Urteile haben die Verurteilten die Kassationsbeschwerde an das Bundesgericht erklärt, mit dem Antrag, die Erkenntnisse seien aufzuheben und die Sache zur neuen Entscheidung an die Vorinstanz zurückzuweisen.

Der Kassationshof zieht in Erwägung :

Die angefochtenen Urteile sind nicht motiviert, in Anwendung von § 32 Abs 2 der Verordnung des Kantons Baselstadt vom 8. Februar 1875 über das Verfahren vor Polizeigericht, wonach einem polizeigerichtlichen Urteil « nur dann Motive beigefügt werden, wenn es das Gericht für nötig erachtet ». Diese Bestimmung kann, weil kantonrechtlich, vom Bundesgericht als Kassationshof nicht überprüft werden. Allein ein Urteil, welches durch das Rechtsmittel der Kassationsbeschwerde vor Bundesgericht gezogen wird, muss den Anforderungen entsprechen, die das eidgenössische Recht an solche Erkenntnisse stellt. Es ergibt sich nun aber aus dem Begriff der Kassationsbeschwerde, dass ein Urteil, gegen das dieses Rechtsmittel ergriffen worden ist, motiviert sein muss. Denn die Kassation ist begrifflich die Aufhebung eines Urteils « wegen Verletzung eines eidgenössischen Rechtssatzes ». Damit die Überprüfung unter diesem Gesichtspunkte möglich sei, muss aus dem Urteil ersehen werden können, gestützt auf welche Akten, Tatsachen und rechtliche Erwägungen es gefällt worden ist.

Das folgt auch aus den Vorschriften des Organisationsgesetzes. In seinen Bestimmungen über das kantongerichtliche Verfahren und die Weiterziehung der Urteile kantonaler Gerichte bei Anwendung eidgenössischer Strafgesetze geht es deutlich davon aus, dass die Urteile im Strafverfahren motiviert werden. Nach Art. 152 OG können die Parteien verlangen, dass ihnen « unentgeltlich eine schriftliche Urteilsausfertigung » zugestellt werde. Damit die kantonalen Gerichte dieser Vorschrift nachkommen können, müssen daher die Strafurteile, wenn sie, wie im vorliegenden Falle, entsprechend einer kantonalen Bestimmung nicht motiviert sind, wenigstens nachträglich motiviert werden, sobald eine Partei deren schriftliche Ausfertigung